gie. Dans son cœur efféminé, il y a encore un courage insouciant que la corruption n'a pu entièrement étouffer, et une énergie cachée, comprimée par les circonstances, mais non détruite; — trempée, mais non pas noyée dans l'océan des voluptés. S'il était né sous le chaume, il se fût frayé un chemin jusqu'au trône; né sur le trône, il n'en laissera point à ses fils : il ne leur léguera qu'un nom dont ils seront loin de priser l'héritage. — Cependant il n'est pas perdu sans retour : il peut encore racheter sa mollesse et sa honte en devenant ce qu'il doit être, et cela lui est aussi facile que d'être ce qu'il est et ne devrait pas être. Serait-il plus fatigant pour lui de gouverner ses peuples que d'user ainsi sa vie? de commander une armée que de gouverner un sérail? Il se consume en plaisirs sans saveur, énerve son âme et use ses forces dans des fatigues qui ne lui donnent pas la santé comme la chasse, ou la gloire comme la guerre : — il faut le réveiller. Hélas! il ne faut pour cela rien moins qu'un coup de tonnerre. (*On entend les sons d'une musique mélodieuse*). Écoutez!... le luth, la lyre, le tambourin, les sons amollissants d'une musique lascive, la douce voix des femmes et de ces êtres qui sont moins que des femmes, se mêlent aux accents de la débauche, pendant que le grand roi, le souverain de toute la terre connue, chancelle couronné de roses, et abandonne son diadème à la première main hardie qui osera s'en saisir. Les voilà qui viennent! Déjà arrivent jusqu'à moi les parfums que sa suite exhale; je vois briller dans la galerie les pierreries étincelantes des jeunes beautés qui forment tout à la fois sa troupe chantante et son conseil, et au milieu d'elles, sous des vêtements aussi efféminés, et presque aussi femme qu'elles, voici venir le petit-fils de Sémiramis, l'homme-reine. — Il vient; l'attendrai-je? Oui, et je l'aborderai sans crainte, et je lui dirai ce que disent de lui et des siens tous les gens vertueux. Ils viennent, les esclaves, précédés du monarque soumis à ses esclaves.



## SCENE II.

*Entre Sardanapale, dans un costume efféminé, vêtu d'une robe flottante, la tête couronnée de roses, accompagné d'un cortége de femme, et de jeunes esclaves.*

SARDANAPALE, s'adressant à quelques-uns des gens de sa suite.

Que le pavillon sur l'Euphrate soit décoré de guirlandes, illuminé et disposé pour un banquet spécial! A l'heure de minuit, nous y souperons. Ayez soin que rien ne manque, et tenez les galères prêtes. Une brise fraîche ride la surface du fleuve limpide : nous nous embarquerons tout à l'heure. Belles nymphes qui daignez partager les moments fortunés de Sardanapale, nous nous reverrons dans cette heure délicieuse où nous serons réunis comme les étoiles au-dessus de nos têtes, où vous formerez un ciel aussi brillant que le leur. Jusque-là, chacune peut disposer de son temps; et toi, Myrrha, ma charmante Ionienne, veux-tu aller avec elles ou rester avec moi?

MYRR. Seigneur...

SARD. Seigneur?... Pourquoi donc, ô ma vie! me réponds-tu si froidement? C'est le malheur des rois de recevoir de semblables réponses. Dispose de tes heures, tu disposes des miennes... — Dis-moi, veux-tu accompagner nos convives ou charmer mes instants?

MYRR. Le choix du roi est le mien.

SARD. Je t'en prie, ne parle point ainsi... Mon plus grand bonheur est de satisfaire tous tes désirs. Je n'ose exprimer les miens, de peur qu'ils ne soient en opposition avec les tiens : car tu es trop prompte à sacrifier tes pensées à celles des autres.

MYRR. Je préfère rester... Je n'ai d'autre bonheur que de te voir heureux, mais...

SARD. Mais!... Pourquoi ce *mais?* Ta volonté chérie est la seule barrière qui s'élèvera jamais entre toi et moi.

MYRR. Je crois que c'est maintenant l'heure fixée pour le conseil : il est convenable que je me retire.

SAL. L'esclave ionienne a raison.... Qu'elle se retire.

SARD. Qui répond? Ah! c'est vous, mon frère?

SAL. Le frère de la *reine*, et votre très fidèle vassal, royal seigneur.

SARD. (*aux femmes de sa suite*). Comme je l'ai dit, que chacune dispose de son temps jusqu'à minuit, heure à laquelle nous vous prions de nous accorder de nouveau votre présence. (*A Myrrha qui s'éloigne:*) Myrrha, je croyais que, *toi*, tu restais?

MYRR. Grand roi, tu ne me l'as pas dit.

SARD. Je l'ai lu sur ton visage... Je devine jusqu'au moindre regard de ces yeux ioniens : ils me disaient que tu ne me quitterais pas.

MYRR. Sire, votre frère...

SAL. Le frère de la *reine*, favorite d'Ionie!... Peux-*tu* bien *me* nommer sans rougir?

SARD. Sans rougir?... Il faut que tu n'aies pas plus d'yeux que de cœur... Tu la fais rougir comme le jour mourant sur le Caucase, quand le soleil couchant colore la neige d'une teinte de rose; et, parce que tu ne le vois pas, tu lui fais un reproche de ton propre aveuglement. Eh quoi! tu verses des larmes, ma Myrrha?

SAL. Qu'elle pleure... Ce n'est pas pour elle seule: elle est la cause de larmes plus amères.

SARD. Maudit soit celui qui fait couler ces pleurs!

SAL. Ne te maudis pas toi-même : des millions d'hommes le font déjà.

SARD. Tu t'oublies... Ne me fais pas ressouvenir que je suis roi.

SAL. Plût au ciel!

MYRR. Mon souverain,— et vous, mon prince,— permettez que je m'éloigne.

SARD. Puisque tu le veux, et que cet homme brutal vient d'affliger une âme si douce, j'y consens; mais rappelle-toi que nous devons bientôt nous revoir. J'aimerais mieux perdre un empire que ta présence. (*Myrrha sort.*)

SAL. Peut-être perdras-tu pour jamais l'un et l'autre!

SARD. Mon frère, il faut du moins que je sache régner sur moi-même pour écouter un pareil langage; mais ne me fais pas sortir de ma nature.



SAL. C'est de cette nature trop facile, beaucoup trop facile, que je voudrais te faire sortir. Oh! que ne puis-je te réveiller, fût-ce contre moi-même!

SARD. Par le dieu Baal! cet homme voudrait faire de moi un tyran.

SAL. Tu l'es en effet. Penses-tu donc qu'il n'y ait de tyrannie que celle des chaînes et du sang? Le despotisme du vice, — la faiblesse et la corruption d'une vie fastueuse, — la négligence, — l'apathie, les maux de la mollesse et de la sensualité, — enfantent dix mille tyrans dont la cruauté subalterne surpasse dans ce qu'ils ont de pire les actes d'un maître énergique, quelque dure et pesante que soit sa domination. Le décevant et séduisant exemple de tes débauches ne corrompt pas moins qu'il n'opprime, et mine tout à la fois ton vain pouvoir et ceux qui devraient le soutenir : en sorte que l'invasion étrangère et la guerre civile te seront également funestes... Tes sujets n'auront pas le courage de résister à la première; la dernière trouvera en eux, non des adversaires, mais des complices.

SARD. Qui donc te rend l'interprète du peuple?

SAL. Le pardon des outrages infligés à la reine, ma sœur, une tendresse naturelle pour mes jeunes neveux, ma fidélité au roi, fidélité qui trouvera bientôt, peut-être, l'occasion de se manifester autrement que par des paroles; mon respect pour la race de Nemrod, et un autre motif encore que tu ne connais pas.

SARD. Quel est-il?

SAL. C'est un mot qui t'est inconnu.

SARD. Nomme-le : j'aime à m'instruire.

SAL. La vertu.

SARD. Moi! je ne connais pas ce mot!... Je n'entends que cela résonner à mon oreille. — Les cris de la populace, les sons de la trompette, me sont moins odieux... Ta sœur ne me parlait pas d'autre chose.

SAL. Pour passer à un sujet de conversation plus agréable, entends parler de vice.

SARD. Qui m'en parlera?

SAL. Les vents eux-mêmes, si tu veux prêter l'oreille à l'écho qui répète la voix de la nation.

SARD. Allons, je suis indulgent, tu le sais; patient, tu l'as souvent éprouvé. — Parle, quel motif t'amène?

SAL. Ton péril.

SARD. Poursuis.

SAL. Entends-moi donc... Toutes les nations, et elles sont nombreuses celles que ton père t'a laissées en héritage, exhalent hautement contre toi leur indignation.

SARD. Contre *moi*?... Que veulent ces esclaves?

SAL. Un roi.

SARD. Et que suis-je donc?

SAL. A leurs yeux, tu n'es rien; mais aux miens tu es un homme qui pourrait encore être quelque chose.

SARD. Les insolents!... Que demandent-ils? n'ont-ils pas la paix et l'abondance?

SAL. Quant à la première, ils en ont plus que la gloire n'en comporte; pour la seconde, ils en ont moins que le roi ne pense.

SARD. A qui la faute, si ce n'est aux satrapes infidèles qui ne s'acquittent pas mieux de ce soin?

SAL. La faute en est aussi un peu au monarque, qui ne voit rien de ce qui se passe hors de son palais, ou qui n'en sort que pour se rendre à quelque résidence d'été pour y attendre la fin des chaleurs. O glorieux Baal! qui créas ce vaste empire et fus admis au rang des dieux, ou du moins brillas comme tel dans une longue suite de siècles de gloire, cet homme réputé ton descendant n'a jamais vu en roi ces royaumes que tu lui léguas en héros, et qui furent conquis au prix de ton sang et de tant d'années de travaux et de périls... pourquoi? Pour fournir aux frais d'un banquet joyeux et aux exactions d'un favori.

SARD. Je te comprends : — tu voudrais faire de moi un conquérant. Par tous les astres où lit la science des Chaldéens,— ces esclaves remuants mériteraient de me voir, pour leur malheur, exaucer leurs vœux et les conduire à la gloire.

SAL. Pourquoi non? Sémiramis, — une femme, — a bien conduit nos Assyriens sur ces rives du Gange que le soleil éclaire de ses premiers rayons.



SARD. C'est vrai... Et comment en est-elle revenue?

SAL. En *homme*, — en héros; trompée dans son espoir, mais non vaincue. Accompagnée de vingt gardes seulement, elle effectua sa retraite en Bactriane.

SARD. Et combien en laissa-t-elle dans l'Inde pour servir de pâture aux vautours?

SAL. Nos annales ne le disent pas.

SARD. Eh bien! moi, je dirai qu'il eût mieux valu qu'elle filât dans son palais vingt vêtements de lin, que de rentrer en Bactriane avec vingt hommes, abandonnant aux corbeaux, aux loups et aux hommes, — les plus féroces des trois espèces, des myriades de sujets dévoués. Est-ce donc *là* la gloire? En ce cas, je consens à vivre pour jamais dans l'ignominie.

SAL. Toutes les âmes belliqueuses n'ont pas le même destin. Sémiramis, la glorieuse mère de cent rois, quoiqu'elle eût échoué dans l'Inde, réunit la Perse, la Médie et la Bactriane aux royaumes qu'elle gouverna autrefois, — et que tu *pourrais* gouverner.

SARD. Je les *gouverne* : — elle ne fit que les subjuguer.

SAL. Le moment peut-être approche où ils auront plus besoin de son glaive que de ton sceptre.

SARD. Il y eut autrefois un certain Bacchus, n'est-ce pas? J'en ai entendu parler à mes jeunes Grecques. Elles disent que ce fut un dieu, c'est-à-dire un dieu de la Grèce, une idole étrangère au culte de l'Assyrie. Il fit la conquête de ce royaume opulent, de cette Inde dont tu parles, et où Sémiramis fut vaincue.

SAL. J'ai entendu parler de cet homme... Tu vois que c'est pour ses exploits qu'on en a fait un dieu.

SARD. C'est dans sa divinité que je veux l'honorer : — comme homme, j'en fais peu de cas.— Holà, mon échanson!

SAL. Que veut le roi?

SARD. Adorer ton nouveau dieu, ton ancien conquérant. — Qu'on me donne du vin! (*Entre l'échanson.*)

SARD. Apporte-moi la coupe d'or incrustée de pierreries connue sous le nom de *coupe de Nemrod*; emplis-la jusqu'aux bords, et hâte-toi. (*L'échanson sort.*)

SAL. Est-ce le moment de reprendre tes interminables excès? (*L'échanson entre avec du vin.*)

SARD. (*prenant la coupe*). Mon noble parent, si ces Grecs barbares, habitants des lointains rivages qui bordent nos États, ne mentent pas, ce Bacchus a conquis toute l'Inde, n'est-il pas vrai?

SAL. Oui, sans doute; et c'est pour cela qu'on en a fait un dieu.

SARD. Il n'en est rien... De toutes ses conquêtes, quelques colonnes qui sont à lui, et seraient à moi si je les croyais dignes d'être achetées et transportées ici, voilà tout ce qui reste des mers de sang qu'il versa, des royaumes qu'il dévasta et des cœurs qu'il brisa; mais cette coupe contient ses véritables titres à l'immortalité, — l'immortel raisin dont il exprima l'âme, et qu'il nous donna pour réjouir celle de l'homme, en expiation du mal qu'avaient fait ses victoires. Sans ce titre, il n'eût eu que le renom d'un mortel, comme il en eut la tombe, et ne serait aujourd'hui, comme mon aïeule Sémiramis, qu'un monstre humain couvert d'une demi-gloire. C'est ce jus qui le déifia : — que maintenant il t'humanise; frère morose et grondeur, bois avec moi au dieu des Grecs!

SAL. Pour tous tes royaumes, je ne voudrais pas blasphémer ainsi la religion de mon pays.

SARD. C'est-à-dire qu'à tes yeux il est un héros, parce qu'il a versé le sang par torrents, et n'est pas un dieu pour avoir transformé un fruit en un breuvage enchanté qui dissipe le chagrin, ravive la vieillesse, inspire la jeunesse, fait oublier à la lassitude ses travaux, à la crainte ses dangers, et ouvre à notre âme un monde nouveau, quand celui-ci a perdu sa saveur? Eh bien! je bois à toi et à lui, comme à un homme véritable qui, en bien ou en mal, a fait tout ce qu'il a pu pour étonner le genre humain.

SAL. Veux-tu, en ce moment, recommencer tes orgies?



SARD. Quand cela serait, je préférerais une orgie à un trophée, car elle ne coûterait de larmes à personne. Mais ce n'est pas maintenant mon intention... Puisque tu ne veux pas me faire raison, tu peux continuer. (*A l'échanson*). Enfant, retire-toi! (*L'échanson sort.*)

SAL. J'aurais voulu dissiper ton rêve... Il vaut mieux être réveillé par moi que par la révolte.

SARD. Qui se révolterait? pourquoi? quel en serait le prétexte ou la cause? Je suis le roi légitime, descendu d'une race de rois qui n'ont point eu de prédécesseurs. Que t'ai-je fait? qu'ai-je fait au peuple, qui puisse justifier tes sarcasmes ou sa révolte?

SAL. Je ne parle point de ce que tu m'as fait.

SARD. Mais tu penses que j'ai des torts envers la reine, n'est-ce pas?

SAL. Je *pense*...., non, j'affirme que tu es coupable envers elle.

SARD. Patience, prince, et écoute-moi... Elle est en possession de tout le pouvoir, de toute la splendeur attachés à son rang; elle est respectée; les héritiers du trône d'Assyrie sont placés sous sa tutelle; elle jouit des honneurs et de tous les apanages de la souveraineté. Je l'ai épousée comme font les monarques, — pour les avantages qu'elle m'apportait; je l'ai aimée comme la plupart des maris aiment leurs femmes. Si elle ou toi vous vous êtes imaginé que j'étais homme à m'enchaîner comme un paysan chaldéen à sa moitié, vous n'avez connu ni moi, ni les monarques, ni l'humanité.

SAL. Je t'en supplie, parlons d'autre chose : mon sang dédaigne la plainte, et la sœur de Salémène ne réclame point un amour forcé, même du souverain de l'Assyrie! Elle ne voudrait point d'une affection qu'il lui faudrait partager avec des courtisanes étrangères et des esclaves ioniennes.... La reine se tait.

SARD. Et pourquoi son frère n'en fait-il pas autant?

SAL. Je ne suis que l'écho de la voix de l'empire; quiconque dédaigne cette voix ne saurait longtemps régner.

SARD. Esclaves ingrats et grossiers! ils murmurent de ce

que je n'ai pas versé leur sang, de ce que je ne les ai pas envoyé dessécher par millions dans la poussière des déserts, ou blanchir de leurs ossements les rives du Gange, ou décimés par des lois cruelles, ou de ce que je n'ai pas employé leurs sueurs à bâtir des pyramides ou les murs de Babylone!

SAL. Pourtant, ce sont là des trophées plus dignes d'une nation et de ses princes que des chants, des luths, des banquets, des concubines, que le gaspillage des trésors et le mépris des vertus!

SARD. J'ai pour trophées des villes fondées par moi : par exemple, Tarse et Anchiale, toutes deux construites en un jour. Ma belliqueuse aïeule, la reine sanguinaire, la chaste Sémiramis, qu'aurait-elle pu faire de plus, si ce n'est de les détruire?

SAL. C'est vrai. Je reconnais ton mérite dans la fondation de ces villes, provoquée par un caprice, et célébrée par des vers où ton nom et le leur sont dénoncés aux mépris de la postérité.

SARD. Ses mépris! Par Baal, les villes, quoique superbement bâties, ne l'emportent pas sur les vers! Dis ce qu'il te plaira contre-moi, contre ma manière de vivre ou de régner, mais respecte cette inscription véridique et concise; certes, ces quelques lignes contiennent l'histoire de toutes les choses humaines; les voici : — « Le roi Sardanapale, fils d'Anacyndaraxès, a construit en un jour Anchiale et Tarse. Mangez, buvez, aimez; tout le reste ne vaut pas une chiquenaude. »

SAL. La digne morale, la sage inscription offerte par un roi à ses sujets!

SARD. Oh! sans doute, tu eusses préféré qu'elle fût rédigée en style d'édit; par exemple : — « Obéissez au roi, — portez votre argent à son trésor, — recrutez ses phalanges, — versez votre sang à son commandement, prosternez-vous et adorez, ou levez-vous et travaillez; » ou bien qu'elle fût conçue en ces termes : — « Dans ce lieu, Sardanapale tua cinquante mille de ses ennemis; c'est ici que sont leurs tombeaux, et voilà son trophée. » Je laisse cela aux conquérants; c'est assez pour moi si je puis faire en sorte que mes sujets sentent moins le fardeau des misères humaines, et descendent sans gémir dans la tombe. Tout ce que je fais, je leur permets de le faire : nous sommes tous hommes.



SAL. Tes pères ont été révérés comme dieux.

SARD. Oui, dans la poussière et dans la mort, où ils ne sont ni dieux ni hommes. Ne me parle pas de cela! les vers sont dieux, du moins ils se sont repus de vos dieux, et ne sont morts que lorsque ce mets leur a manqué. Ces dieux n'étaient que des hommes; regarde leur descendant; — je sens en moi mille choses mortelles, mais rien de divin, — à moins que ce ne soit ce penchant que tu condamnes, et qui me porte à aimer et à être miséricordieux, à pardonner les folies de mon espèce, et (c'est là, du reste, un sentiment humain) à être indulgent pour les miennes.

SAL. Hélas! c'en est fait de Ninive! — Malheur, — malheur à la cité sans rivale!

SARD. Que crains-tu?

SAL. Tu es gardé par tes ennemis; dans quelques heures peut-être éclatera la tempête qui doit te renverser, ainsi que les tiens et les miens; encore un jour, et ce qui existe de la race de Bélus n'existera plus.

SARD. Qu'avons-nous à redouter?

SAL. L'ambition perfide dont les piéges t'environnent; mais il y a encore une ressource : confie-moi ton sceau royal, je réprimerai les complots, et mettrai à tes pieds les têtes de tes principaux ennemis.

SARD. Leurs têtes. — Combien?

SAL. Dois-je m'arrêter à les compter lorsque la tienne elle-même est en péril? Laisse-moi partir; donne-moi ton sceau, — et pour le reste, fie-toi à moi.

SARD. Je ne confierai à personne un pouvoir illimité de vie et de mort. Quand nous ôtons la vie aux hommes, nous ne savons ni ce que nous leur enlevons, ni ce que nous leur donnons.

SAL. Hésiterais-tu à ôter la vie à ceux qui veulent te ravir la tienne?

SARD. C'est une question difficile; cependant, je réponds: oui. Ne peut-on se dispenser d'en venir là? Qui sont ceux que tu soupçonnes? — qu'on les arrête.

SAL. Je te prie de ne point me questionner à cet égard; ma réponse circulerait bientôt parmi la troupe babillarde de tes maîtresses, de là au palais, puis dans la ville, et tout serait manqué. — Fie-toi à moi.

SARD. Tu sais que je l'ai toujours fait; prends mon sceau royal. (*Il lui donne son anneau.*)

SAL. J'ai encore une demande à te faire.

SARD. Quelle est-elle?

SAL. Que tu veuilles bien, cette nuit, ajourner le banquet dans le pavillon sur l'Euphrate.

SARD. Ajourner le banquet! je n'en ferai rien, en dépit de tous les conspirateurs qui ont jamais ébranlé un royaume! Qu'ils viennent et exécutent leur œuvre; ils ne me feront point pâlir; je ne m'en lèverai pas un moment plus tôt; je n'en boirai pas une coupe de moins; une rose de moins ne couronnera pas mon front; ils ne m'ôteront pas une seule heure de joie. — Je ne les crains pas.

SAL. Mais tu t'armeras, n'est-ce pas, s'il est nécessaire?

SARD. Peut-être. J'ai une superbe armure, un glaive d'une admirable trempe, un arc et une javeline que Nemrod aurait pu envier; ces armes sont un peu lourdes; mais mon bras les manie. Maintenant que j'y pense, il y a longtemps que je ne m'en suis servi, même à la chasse. Les as-tu vues, mon frère?

SAL. Est-ce un moment convenable pour badiner ainsi? S'il le faut, t'en serviras-tu?

SARD. Si je m'en servirai! Oh! si cela est absolument nécessaire, si ces esclaves insensés ne peuvent être gouvernés qu'à cette condition, je manierai le glaive de manière à leur faire souhaiter de le voir changer en quenouille.

SAL. Ils disent que c'est ainsi que ton glaive s'est transformé.

SARD. C'est faux! mais qu'ils le disent; les anciens Grecs, si nous en croyons les chants de nos captives, en disaient autant du plus grand de leurs héros, Hercule, parce qu'il aimait une reine de Lydie; tu vois que, chez toutes les nations, le peuple saisit avec empressement toutes les calomnies qui peuvent avilir ses souverains.



SAL. On ne parlait point ainsi de tes pères.

SARD. Non, parce qu'on les craignait; les peuples étaient occupés à travailler et à combattre; ils n'échangeaient leurs chaînes que contre des armes; aujourd'hui ils ont la paix et des loisirs; ils ont la liberté de se réjouir et de railler; je ne m'en offense pas; je ne donnerais pas le sourire d'une belle fille pour tous les suffrages populaires qui ont jamais tiré un nom du néant. Que sont les langues empoisonnées de ce vil troupeau, que l'abondance a rendu insolent, pour que j'attache du prix à sa bruyante approbation, ou que je redoute ses assourdissantes clameurs?

SAL. Tu as dit que c'étaient des hommes; comme tels, leur affection est quelque chose.

SARD. Celle de mes chiens aussi, et j'en fais plus de cas, car ils sont plus fidèles; — mais, agis; tu as mon sceau; — puisqu'ils veulent faire du bruit, qu'on les ramène à la raison, mais sans moyens violents, à moins qu'il n'y ait nécessité de le faire. Je hais toute souffrance donnée ou reçue; nous en portons assez en nous-mêmes, depuis le plus humble vassal jusqu'au plus altier monarque; au lieu d'ajouter mutuellement au fardeau des misères mortelles qui pèsent sur les hommes, il vaut mieux diminuer par un soulagement réciproque la somme fatale des maux imposés à la vie; mais cela, ils l'ignorent, ou veulent l'ignorer. Baal m'est témoin que j'ai fait pour me les concilier tout ce qu'il était possible de faire : je n'ai point fait la guerre; je n'ai décrété aucun nouvel impôt; je ne suis point intervenu dans leur vie civile; je leur ai laissé passer leurs jours comme ils l'entendaient, passant les miens comme je l'entends.

SAL. Tu ne remplis pas tous les devoirs d'un roi; c'est pourquoi ils disent que tu n'es pas fait pour régner.

SARD Ils mentent. Malheureusement, je suis incapable